LE RÉVÉREND

FRANÇOIS-HONORÉ

BÉLANGER

CURÉ DE SAINT-ROCH

SA VIE, SES ŒUVRES, SA MORT

In memoria æternâ erit justus ; ab auditione malâ non timebit.—Psaume 111.



QUÉBEC
Imprimerie Générale A. COTÉ et Cie
1895

Don de l'auteur
à M. B. A. R. A. Beaupré
Joseph Marcotte



FRANÇOIS-HONORÉ BÉLANGER,
Curé de Saint-Roch de Québec,
Décédé le 23 juin 1895

LE RÉVÉREND

FRANÇOIS-HONORÉ

BÉLANGER

CURÉ DE SAINT-ROCH

SA VIE, SES ŒUVRES, SA MORT

In memoria æterna erit justus ; ab auditione malâ non timebit.—Psaume III.



QUÉBEC
IMPRIMERIE GÉNÉRALE A. COTÉ ET Cie

1895

LE RÉVÉREND

FRANÇOIS-HONORÉ BÉLANGER

CURÉ DE SAINT-ROCH

LA paroisse de Saint-Roch de Québec est dans le deuil.

Ce deuil est général, car celui qui vient de mourir y était universellement respecté et aimé.

Il s'en est allé dans la fleur de l'âge, dans l'épanouissement de ses facultés, alors qu'il avait de grands projets en vue et qu'il se sentait capable, avec l'aide des citoyens, de les réaliser.

Ceux qui l'ont connu à l'œuvre savent quels généreux instincts il avait, comme il aimait le progrès en toutes choses, et

ce qu'il mettait d'énergie persévérante dans l'accomplissement de ses entreprises.

C'était l'homme du devoir.

Ses supérieurs ecclésiastiques, en lui confiant la paroisse de Saint-Roch, lui imposaient une lourde tâche. Il l'a acceptée, et, pendant près de dix années, a fait preuve de zèle, de dévouement, de force morale.

La mort seule, accompagnée de longues et atroces souffrances, a pu lui faire déserter son poste, où il a lutté jusqu'à la fin.

Il avait à peine quarante-cinq ans révolus.

Nous avons réuni, sur toute sa carrière, des notes qui intéresseront les citoyens de Québec.

Né à Montréal, il était destiné, par un mystérieux arrangement de la Providence, à passer presque toute sa vie

à Québec, à y exercer le saint ministère, et à y dormir son dernier sommeil.

Tout enfant, c'est au petit séminaire de Québec que son éducation première est confiée. Il y termine ses études à l'âge de vingt-deux ans, entre immédiatement au grand séminaire où il reçoit l'ordination sacerdotale en 1876, passe de là au vicariat de la basilique de Notre-Dame de Québec, y demeure jusqu'en 1885, et devient alors curé de Saint-Roch, charge qu'il occupe jusqu'à sa mort.

La partie virile de cette existence appartient à Québec. Le travail de près de vingt années, dans les difficiles fonctions du ministère, lui a été entièrement consacré, et ce travail a eu de bons résultats.

Il nous a semblé convenable d'en perpétuer le souvenir et de dédier plus particulièrement cet opuscule aux pa-

roissiens de Notre-Dame et de Saint-Roch.

Les élèves des écoles et des couvents ont aussi été l'objet de sa sollicitude. Il les aimait en Dieu et pour Dieu. Ces quelques pages leur feront mieux connaître et apprécier ce prêtre qui, son devoir d'état accompli, ne désirait rien tant que l'avancement intellectuel et moral de l'enfance, et s'y appliquait de toutes ses forces.

François-Honoré Bélanger est né, à Montréal, le 26 avril 1850. Il était fils de François Bélanger, gérant des ateliers de l'imprimeur de la Reine, pendant plusieurs années, et d'Elmire Chalut. A l'âge de neuf ans, il était orphelin de père et de mère.

Nous connaissons peu de choses des premières années du jeune Bélanger, et

les menus faits de cette époque ne seraient pas, du reste, d'un grand intérêt pour le lecteur.

Ce que nous savons, c'est qu'il commença son cours d'études au petit séminaire de Québec, au mois de septembre 1863, dans la classe de septième.

Il était alors âgé de treize ans. Nous avons raison de croire que sa première éducation avait été plutôt puisée dans les écoles anglaises, et nous voyons par la liste des distributions de prix qu'il fut toujours l'un des premiers de sa classe pour les récitations et les narrations anglaises.

L'annuaire du petit séminaire fait foi que le jeune Bélanger, durant les neuf années de son cours classique, sans être au premier rang, se maintint toujours à une bonne position.

Son nom est honorablement mentionné tous les ans, et l'on voit qu'à

part l'anglais il était fort surtout en géographie, en thème et en versification latine.

Il montrait déjà des dispositions marquées pour l'éloquence ; plusieurs de ses narrations et discours sont entrés aux cahiers d'honneur de l'Académie Saint-Denys dont il devint l'un des membres en 1870. Il prenait aussi part aux discussions de la société Laval, fondée pour les élèves internes du séminaire, et s'y distinguait parmi des jouteurs qui n'étaient pas à dédaigner.

De ses compagnons d'études, ceux qui semblent avoir le plus brillé et s'être davantage disputé le premier rang sont M. l'abbé L.-E. Nadeau, aujourd'hui supérieur du petit séminaire de Québec, et Mgr Thomas-Michel Labrecque, évêque de Chicoutimi. Plusieurs autres annonçaient alors d'excellentes dispositions et ont bien réussi. Voici leurs

noms : MM. les abbés A.-N. Parant, L. Pérusse, Arthur Roy, L. Quézel, Jacques Gauthier, P. O'Leary, Alphonse D'Auteuil, Victor Huard, J.-B.-Eric Audet, Edouard Carrier, et MM. J.-E. Boily, A. Levasseur, Joseph Allaire, Eugène Rouillard, Napoléon Bernier, Onésiphore Labrie, J. Marcoux, S. Larue, Alphonse Goulet, Edmond Duchesnay.

L'auteur de cette notice a particulièrement connu le jeune Bélanger à cette époque. Gai, pétulant même, bon camarade en récréation, il se livrait avec ardeur aux amusements de son âge et ne comptait que des amis. A l'étude, il était tout à son travail et montrait déjà cet entraînement fébrile qui était l'un des traits saillants de son caractère. Il accomplissait scrupuleusement ses devoirs religieux, avait une piété solide, sans exagération, et passait

pour l'un des meilleurs sujets du pensionnat.

Au physique, c'était, avec moins d'embonpoint, l'homme à la démarche un peu hautaine, au front dégagé, à l'œil brillant, à la lèvre légèrement dédaigneuse, que tout le monde a connu. Il paraissait jouir d'une forte santé, aimait les exercices corporels et y déployait beaucoup d'adresse.

Il indiquait dès lors ce qu'il devait être dans la suite. Le cercle de ses compagnons habituels comprenait des jeunes gens déjà assez remuants et qui devaient jouer un rôle dans le monde : Charles Fitzpatrick, Thomas-Chase Casgrain, Charles Lespérance, etc. Il était très indépendant de caractère et mettait, dans l'observation des règlements, plus de volonté que de soumission passive. On sentait chez lui une nature exubérante, forte, impatiente du

joug, mais domptée par la conscience du devoir à remplir.

C'est au commencement de juillet 1872 qu'il termina son cours classique, et, dès le mois de septembre suivant, il entrait au grand séminaire de Québec. Les quatre années moins quelques mois qui s'écoulent jusqu'à son ordination comme prêtre sont entièrement consacrées aux études théologiques et aux pratiques de la vie religieuse. Elle ne se racontent pas.

Ce qu'il suffit d'en dire, c'est que le jeune lévite, au témoignage de ses confrères d'alors, était un modèle de régularité et apportait à l'accomplissement de ses devoirs un zèle et une piété remarquables. Ce fut une préparation sérieuse à l'exercice du ministère pour lequel il semblait montrer des aptitudes et auquel il se destinait spécialement.

Il reçut l'onction sacerdotale des mains de Monseigneur Elzéar-Alexandre Taschereau, le 28 mai 1876, et, dès le lendemain, fut nommé vicaire à la basilique de Québec.

Durant plus de neuf années consécutives, de mai 1876 à septembre 1885, l'abbé Bélanger a occupé cette position délicate, y a déployé un zèle véritablement apostolique comme directeur des consciences et prédicateur, y a fait l'apprentissage difficile et fructueux du ministère sacré au sein d'une population foncièrement catholique, il est vrai, mais un peu chatouilleuse, revêche parfois, et portée à la critique.

Il était très assidu et très recherché au confessional. Sa direction était ferme mais douce, s'adressant à l'intelligence et au cœur, inspirant plutôt l'amour que la crainte. Ses pénitents étaient des âmes malades qu'il fallait guérir, consoler et ramener au devoir. Il y réus-

sissait à force d'exhortations et de bons conseils. Beaucoup de jeunes gens, de dames et de demoiselles s'en rapportaient à lui et n'ont pas voulu d'autre guide aussi longtemps qu'ils ont pu bénéficier de cet avantage.

Son passage à la basilique de Notre-Dame de Québec fut certainement la période la plus active de sa prédication. Sans avoir toutes les qualités qui constituent l'orateur de la chaire, il en avait le tempérament. Voix chaude et vibrante, geste à large envergure, tête superbe et expressive, il possédait tout cela, avec cependant une certaine exagération de débit qui nuisait un peu à l'ensemble. Il n'en produisait pas moins parfois des effets saisissants.

L'auditoire de la basilique, composé de dames du grand monde, de professionnels, de députés du peuple au temps des sessions de la législature, d'élèves

de l'Université, de l'école Normale, du Grand et du Petit Séminaire, etc., se prête bien aux mouvements de la grande éloquence, mais exige une préparation spéciale. Dans ses premières années de prêtrise, l'abbé Bélanger soignait beaucoup la forme de ses discours et se livrait rarement aux périlleux hasards de l'improvisation. Plus tard, la multiplicité de ses occupations et une plus grande habitude de la chaire lui permirent plus d'abandon et de laisser-aller. Il fut le prédicateur à la mode dans les communautés religieuses, dans les conférences de charité comme à Notre-Dame ; sa parole enflammée allait droit au cœur parce qu'on la sentait venir d'une âme convaincue. Il se prodigua, et contracta peut-être à cette époque le germe de la maladie qui devait l'emporter.

La visite des pauvres et des malades

prenait aussi beaucoup de son temps. Naturellement sensible, il savait mettre du baume sur toutes les blessures, réconcilier les familles divisées ; sa charité était inépuisable. Dans toutes les classes de la société, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées de la paroisse de Notre-Dame, il a laissé le souvenir d'un prêtre selon le cœur de Dieu.

Il s'y trouvait dans un milieu qui convenait à ses habitudes et à son caractère. La maladie prolongée de l'abbé J. Auclair, curé inamovible de Notre-Dame, lui avait donné l'occasion de s'immiscer dans les affaires de la paroisse, d'y prendre une part très active et d'acquérir une expérience précieuse. Son goût, ses aptitudes et le sentiment public semblaient le désigner aux fonctions curiales ; l'on put croire un moment qu'il était le successeur naturel de l'abbé Auclair.

C'eût été un digne couronnement de ses travaux et une occasion nouvelle d'agrandir son champ d'action et de donner la pleine mesure de ses capacités administratives.

Mais la Providence le réservait pour un autre et plus vaste théâtre. Au mois d'octobre 1885, par décision de l'autorité diocésaine, il devenait curé de la populeuse paroisse de Saint-Roch, en remplacement de monsieur l'abbé F.-X. Gosselin.

Il était dans la trente-cinquième année de son âge, brillant de force et de santé, dévoré du zèle de la maison de Dieu, expérimenté par une longue pratique du ministère. Il avait les qualités essentielles de son état, et, dans l'exercice de ses fonctions sacerdotales, savait allier le tact délicat de l'homme du monde à la rigidité de l'homme d'église. Prudent dans la décision d'une

affaire, il était d'une grande fermeté dans l'exécution. Il se montrait entier dans ses idées, mais la droiture de son âme tempérait l'impétuosité de son caractère et compensait ses quelques inégalités d'humeur.

Nous allons l'étudier dans cette dernière période de sa vie.

La paroisse de Saint-Roch est la plus considérable et la plus importante de l'archidiocèse de Québec. Elle compte aujourd'hui à peu près 22,000 âmes et est administrée, au point de vue spirituel, par un curé et sept vicaires.

Les dimensions de cet opuscule ne permettent pas de raconter en détail l'histoire de Saint-Roch durant ces dix dernières années. Il s'y est accompli tant de changements qu'il faudrait tout un volume pour en donner un aperçu,

Or, le curé d'une paroisse est, par état, obligé de suivre ces modifications, d'y prendre une part efficace, souvent même de les suggérer et de les provoquer. Dans le domaine spirituel, il ne relève que de son supérieur hiérarchique ; pour l'administration des biens temporels de l'église, il a son conseil de fabrique dont le concours et l'appui lui sont indispensables. Son autorité est toujours considérable et son initiative, quand elle s'exerce dans les limites de ses attributions et correspond à des réformes nécessaires, est d'un puissant effet.

En prenant possession de la cure de Saint-Roch, l'abbé Bélanger assumait une charge ardue. Plusieurs questions brûlantes étaient à l'ordre du jour, entr'autres, celle de la construction d'un édifice pour l'éducation des garçons, celle de l'agrandissement ou de la re-

construction de l'église, celle de la division de la paroisse en deux ou trois paroisses distinctes, enfin la question du Cercle Catholique.

Le temps n'est pas venu de traiter séparément chacun de ces sujets. Qu'il nous suffise de dire que l'édifice superbe où enseignent aujourd'hui les Frères des Ecoles chrétiennes est l'œuvre du curé et des marguilliers de l'église Saint-Roch qui mirent à exécution et couduisirent à bonne fin l'entreprise de son prédécesseur, le révérend monsieur F.-X. Gosselin. M. Bélanger en fit son œuvre de prédilection, écarta tous les obstacles qui s'opposaient à la réalisation du projet, fut puissamment secondé par les citoyens et, une fois l'édifice terminé, ne cessa d'y pousser au progrès des générations grandissantes avec toute la fougue de sa nature.

Il aimait l'enfance et la protégeait

dans la mesure de ses forces. Au couvent de la Congrégation, où il faisait des visites presque quotidiennes, son grand plaisir était de se faire jovial et petit avec les toutes petites, de les laisser grimper sur ses épaules, lui mettre les cheveux en désordre, placer leurs petits pieds dans les poches de sa soutane, etc. Il oubliait ainsi, pendant quelques instants, au contact de cette innocence, les rudes soucis de sa charge curiale.

Les classes ouvrières attiraient également son cœur d'apôtre. Avec le concours de quelques citoyens généreux et l'aide du gouvernement de la province, il avait fondé la Bibliothèque des Ouvriers qui prospérait à vue d'œil et donnait déjà des résultats encourageants quand la tourmente politique de 1891 fit péricliter l'entreprise en lui retirant le secours officiel dont elle vivait.

Il eût été facile alors de faire un appel au public et de sauver la Bibliothèque fondée au prix de sacrifices et qui comptait déjà 5 à 6,000 excellents volumes. On laissa disperser au hasard des enchères ce petit trésor péniblement amassé en faveur de l'ouvrier, et dans tout le faubourg Saint-Roch vous ne trouveriez pas aujourd'hui un endroit public où consulter un livre ou un journal.

Nous avons lieu de croire que M. Bélanger n'avait pas abandonné le projet de doter sa paroisse d'une bibliothèque publique. Il lui voulait seulement un caractère plus religieux. Longtemps il put croire qu'un riche industriel de Saint-Roch, feu l'honorable Guillaume Bresse, mettrait à sa disposition l'argent et le terrain nécessaires à cette fin. Quand la mort presque soudaine de ce capitaliste lui enleva cette espé-

rance, il ne se découragea pas encore et il organisa des souscriptions parmi les citoyens. Il s'était déjà assuré une vingtaine de mille dollars, mais il était écrit qu'il ne verrait pas la réalisation de son rêve, et cet insuccès a assombri ses derniers jours.

Malgré un sentiment assez général parmi les intéressés en faveur de la subdivision de la paroisse de Saint-Roch, l'abbé Bélanger était hostile à ce projet qu'il a combattu par tous les moyens mais qui semble s'imposer aujourd'hui. Il voulait donner à l'église actuelle des proportions plus considérables pour satisfaire aux besoins de la population. Il ne put s'entendre avec la majorité de ses marguilliers, qui, dit-on, avaient eux aussi des préférences pour la division.

Nous n'avons pas à juger ce débat. L'abbé Bélanger aurait sans doute, si

son état de santé le lui eût permis, trouvé des moyens d'appaisement. Ce qu'il voulait par-dessus tout, c'était le bien spirituel de ses ouailles et l'on peut dire avec vérité que ces divergences d'opinions n'ont nui en aucune sorte au bon fonctionnement des institutions religieuses dans Saint-Roch. Il s'appliquait sans cesse à faire des améliorations à mesure que les circonstances l'exigeaient. C'est ainsi qu'il a embelli et agrandi le cimetière, fait réparer l'église, réformé le chœur des chantres, encouragé la musique religieuse, donné de l'éclat aux cérémonies funèbres et augmenté dans des proportions notables les revenus de la fabrique.

Personne n'a oublié le fameux bazar qu'il organisa pour couvrir les frais de construction de l'école des Frères et qui rapporta plus de huit mille dollars. Il avait su mettre en branle toutes les

énergies actives de Saint-Roch, paya lui-même de sa personne et remporta un succès sans précédent.

Ce fut également sous ses auspices que des améliorations importantes furent faites au presbytère.

Pour nous résumer en quelques mots, nous dirons que monsieur Bélanger a tiré le meilleur parti possible d'une situation difficile. Il s'entourait volontiers d'hommes influents dans la finance, le commerce et l'industrie, et a plusieurs fois essayé de les introduire dans le conseil des marguilliers pour contrebalancer la résistance qu'il y rencontrait. Le système d'élection se prêtait mal à cette tentative qui échoua dans la plupart des cas.

De là, probablement, le plus fort de son hostilité contre le Cercle Catholique dont tous les candidats à la charge de marguilliers étaient sûrs de l'emporter

haut la main et devenaient autant d'adversaires de ses projets. Ces luttes intestines ont souvent contrarié le cœur du curé de Saint-Roch ; nous n'avons pas cru devoir les passer sous silence, car nous croyons que monsieur Bélanger eût fait davantage pour sa paroisse avec plus de liberté d'action. Ce n'est pas sa faute si certains progrès qui s'imposent ne sont pas encore réalisés. L'orgue, par exemple, si inférieur en qualité et si mal situé, aurait été depuis des années jeté au rebut et remplacé par un instrument digne de la paroisse, qu'on aurait mis à un endroit convenable ; la chapelle des Morts, complètement inutile, aurait disparu. Mais c'étaient des reliques du passé ; il ne fallait pas songer à les démolir.

Nous savons cependant que, parmi les marguilliers, monsieur le curé de Saint-Roch comptait des partisans soli-

des de ses réformes. L'un d'eux, aujourd'hui décédé, pensait comme lui que l'église actuelle ne suffisait plus aux besoins du culte et qu'il fallait élever, au centre de Saint-Roch, un temple qui fût un monument d'architecture et de foi. Beaucoup de citoyens sont encore de cet avis.

Quoiqu'il en soit, l'idée de monsieur Bélanger était de centraliser l'administration religieuse de Saint-Roch et de faire un tout unique de cette agglomération puissante de population. Pour n'être pas du goût de tout le monde, cette idée n'en avait pas moins de grandeur. Elle caractérisait bien l'homme qui, ayant reçu un dépôt, voulait le remettre non diminué mais considérablement augmenté.

Avec ses autres occupations journalières qui étaient nombreuses et multiples, il n'y a pas de doute que ces

travaux ont miné la forte constitution du curé de Saint-Roch et précipité le dénouement fatal de sa maladie.

Dès 1888, il ressentait une affection de la gorge, réfractaire au traitement, qui l'obligea à prendre quelques mois de repos. Il en profita pour visiter l'Europe et consulter un spécialiste de Paris. Il éprouva un mieux temporaire mais se sentit bientôt plus gravement atteint. D'abord localisé dans le pharynx, la consomption gagnait le larynx et lentement mais sûrement envahissait les poumons. Un diabète grave vint encore compliquer la situation. C'était le commencement de la désagrégation finale. Il fit plusieurs voyages aux Etats-Unis et s'y confia, mais en vain, aux maîtres de la science médicale.

Il lutta cependant avec un courage surhumain. Jusqu'à ces derniers jours, il refusait de croire les médecins qui l'avertissaient de son état désespéré.

Il ne voulait pas mourir.

Ses souffrances ont été atroces. Pour en diminuer la violence, il a fallu le tenir presque constamment sous l'influence de la morphine. Ce pauvre corps, enfin vaincu par la maladie, a pourtant opposé une résistance surprenante à l'action de la mort. On eût dit que l'âme énergique, qui l'avait si longtemps maîtrisé et dompté, lui communiquait un reste de la vigueur des anciens jours.

Les derniers moments de l'illustre malade ont été, en effet, adoucis par une résignation complète à la volonté de Dieu et les effusions d'une piété ardente.

Il a vécu en prêtre; il est mort en saint.

Nous nous inclinons sur cette tombe prématurément ouverte, et, considérant la vie entière de celui qui y est enfermé pour jamais, nous regrettons qu'elle ait été si vite terminée.

Nous remercions en même temps la Providence. Elle a voulu qu'il reposât dans cette ville de Québec qu'il a aimée et à laquelle il a consacré exclusivement son énergie, son travail, ses talents.

Il laisse une mémoire honorée.

Dans l'appréciation de ses actes, il faut, pour être juste, tenir compte de ses commencements.

Orphelin de père et de mère dès son bas âge, sans patrimoine et sans fortune, il n'a presque pas connu les douceurs du foyer domestique. Il a su dès lors ce qu'il en coûte de devoir à des étrangers le pain de chaque jour. Ce fut pour lui, fier par tempérament, un rude apprentissage de la vie. Son

protecteur, qui était aussi son parent, croyons-nous, fut monsieur Desbarats, imprimeur-éditeur, de Montréal. Jusqu'à l'âge de vingt-six ans, il dut son éducation à l'obligeance d'autrui ; dès qu'il fut capable enfin de vivre par lui-même, il se trouva à son tour chargé de famille et forcé de secourir ses parents dans l'indigence. Il en fut ainsi iusqu'à sa mort.

Ces circonstances expliquent tout l'homme. Il y avait, en effet, chez lui un mélange bizarre de hauteur et d'affabilité, de violence et de sensibilité, d'âpreté au gain et d'excessive largesse. Se souvenant qu'il avait été pauvre, il donnait sans compter aux malheureux qui s'adressaient à lui. A son presbytère, il exerçait une large hospitalité et voulait que ses vicaires eussent une table somptueuse. Les fournisseurs et les cochers de place n'oublieront pas comme il savait les encourager.

Seulement, il ne souffrait pas la contradiction. Autant il était bienveillant et facile pour ceux qui partageaient ses idées, autant il se montrait rude et cassant pour ses adversaires, sans tenir assez compte de leurs raisons et de leur bonne foi. Après s'être lancé dans une entreprise, il ne voyait plus que le but à atteindre et renversait sans merci, quand il lui était possible de le faire, les obstacles qu'il rencontrait sur la route. Il avait aussi, à un haut degré, le don de persuasion, se montrait insinuant, assidu et flatteur auprès des personnes influentes qu'il voulait circonvenir, sauf à les négliger quand il n'en avait plus besoin. En un mot, il usait de diplomatie d'abord, puis essayait d'obtenir par la force ce qu'il n'avait pu obtenir par l'adresse.

Il y aurait de curieux rapprochements à faire entre son administration et celles

de ses deux prédécesseurs immédiats, messieurs les abbés Charest et Gosselin. Avec des caractères bien différents, ces trois prêtres, remplis de l'esprit de Dieu, ont maintenu dans son intégrité la tradition catholique dans la population de Saint-Roch ; ils en ont démontré la force et la vitalité.

Venu le dernier, l'abbé Bélanger recueillait une succession difficile. Il est resté à la hauteur de sa tâche et l'a remplie sans faiblesse jusqu'à la fin.

En essayant de le faire connaître tel qu'il a été, nous avons voulu écrire une page d'histoire plutôt qu'un panégyrique. Si l'éloge est quelquefois tempéré par une appréciation un peu sévère, c'est que nous avons cru que, même en face de la tombe, la vérité garde ses droits imprescriptibles.